

# ESCALADES : ENTRE RISQUE ET LUDISME

Jean Corneloup, C.R.C.S. Orsay

Corneloup J., *"Escalades : entre risque et ludisme"*, article pour l'Encyclopédia Universalis (la vie au quotidien) – 1995.

On se souvient encore des images étonnantes de Patrick Edlinger, diffusées dans les "Carnets de l'aventure" sur Antenne 2. Des téléspectateurs découvraient la grâce et l'audace de ce grimpeur-araignée qui semblait jouer avec la pesanteur, le danger et la mort. Pour la première fois la médiatisation de l'aventure verticale n'était plus attachée à la montagne, au froid et à la souffrance. Bien loin des images classiques de l'alpinisme, une nouvelle culture de la grimpe s'ouvrait au public, proche du jeu et d'une danse ludique avec le rocher.

Depuis, les images sensuelles d'Isabelle Patissier grim pant sous les tropiques ou celles de Catherine Destivelle se jouant des difficultés alpines sont venues renforcer cette tendance. Pour beaucoup, on ne parle plus de conquête, de "bavante alpine" et de gelure. L'époque est à la jouissance des corps en mouvement dans un espace aseptisé. Seule importe "l'éclate" dans une nature bienveillante ou dans un centre urbain d'escalade avec fond musical. Certains vont même jusqu'à tenter de développer le concept d'alpinisme-spectacle; d'autres sont prêts à transformer la montagne en un vaste "luna park"... Bref, le ludisme se diffuse petit à petit sur tous les espaces grim pables. Comme si le monde des activités de plein air, lassé par tant de conquêtes héroïques, fatigué du stress de la vie urbaine et sensibilisé aux valeurs hédonistes montantes n'asp irait plus qu'aux charmes voluptueux de la grimpe "cocooning".

Se pose alors la question : comment cette forte transformation a-t-elle pu se produire en si peu de temps ? Est-il possible aussi de se suffire de cette analyse pour cerner la diversité des styles de pratique? Enfin, la tendance hédoniste des années 80 n'annonce-t-elle pas par réaction un retour à l'engagement et au risque durant les années 90 ?

**De la société à l'escalade**

Sans doute, pourrait-on facilement invoquer des causes extérieures au système escalade pour comprendre ces brusques changements. L'augmentation du temps libre, la tendance contemporaine des Français à se tourner vers l'aventure décrite par Christian Pociello, l'impact public des médias ou encore la demande pressante des Français pour toutes sortes d'émotions corporelles forment un ensemble de facteurs explicatifs de ce mouvement. Les années 80 valorisent tout ce qui touche à l'apparence, aux jeux, à la nouvelle entreprise et au corps : le Club Med devient le modèle des vacances réussies; les valeurs de l'entreprise, façon Tapie, connaissent un succès grandissant; Véronique et Davina, ces "princesses" de l'aérobic, bouleversent les canons esthétiques féminins... En peu de temps, de nouvelles manières d'être et de vivre se propagent dans l'ensemble du corps social.

La jeunesse n'est pas non plus à l'écart de ce mouvement. Cette génération du YOP, des jeux vidéo et des déboires parentaux ne se reconnaît pas dans les modèles classiques du sport, véhiculés par les éducateurs de la république sportive. Loin de la figure du Père et de l'ordre moral véhiculés par les instances fédérales classiques, les nouvelles pratiques (surf, skate, delta-plane,...) cultivent les valeurs montantes de notre temps, celles de l'adaptation permanente à des situations changeantes, de la socialisation tribale et de l'esthétisme gestuel.

Toute cette dynamique sociale a incontestablement participé à l'éclosion de nouveaux styles de pratique en escalade : la "bande des parisiens", les étudiants en éducation physique, les émules d'Edlinger ou de Berhault ou les jeunes "free lance" de la grimpe sont tous des enfants des années 80, sensibilisés à cette culture du rock, de la vitesse et de la défonce. Le Sud de la France caractérisé par son soleil, sa douceur méridionale et ses falaises de calcaire en devient le lieu emblématique par excellence. On vient "surfer" un "spot" de nature, éprouver de petites extases et comme on le dit justement : "s'éclater"... Ces grimpeurs vivent leur nomadisme des falaises comme "des petites coupures" rappelant cette technique "spectrale" du clip et du zap et aussi sous une forme adoucie l'extase de l'injection chez les toxicomanes. Ces nouvelles manières de grimper propres à une jeunesse en rupture ne sont pas sans rappeler la problématique des "conduites ordaliques" que certains psychiatres spécialistes des toxicomanies de l'adolescence ont développée...

L'impact de la société sur le monde de l'escalade ne s'arrête pas là. Sous l'impulsion de multiples acteurs, un marché économique des sports

de plein air se constitue où nombreux sont ceux qui sont prêts à vendre la nature à n'importe quel prix. Des grimpeurs, par exemple, empreintent la défroque de l'homme d'affaires et montent des projets d'aventure sponsorisés ou commercialisent le produit escalade. Un nouveau public apparaît avec cette volonté de se façonner un corps et un esprit de battant où l'initiative, la hardiesse, l'esprit d'équipe et le dépassement de soi sont valorisés. Bien souvent, ces aventuriers en herbe s'initient aux pratiques prestigieuses à la mode où parfois la grande fête de l'extrême se transforme en cauchemar (extrême)... A la suite de ces expériences verticales, certains ont continué à pratiquer mais la plupart ne firent qu'effleurer le rocher ou la paroi de glace. Qu'importe d'ailleurs les déceptions ou les ratés ! Pour nous, l'essentiel est de comprendre combien le mouvement de la société des années 80 a eu un impact considérable sur les formes de pratique, la dynamique socio-économique et la culture au sein du monde de l'escalade. Pourtant, on ne peut se suffire de cette analyse pour cerner l'ensemble des transformations qui se sont produites. L'apparition de ces nouvelles pratiques s'explique aussi à partir de mécanismes plus internes. Il faut alors revenir sur l'histoire de l'escalade pour mieux appréhender ce processus.

## **Splendeur et décadence de l'alpinisme**

A l'époque de l'alpinisme (1800-1975), on privilégie avant tout la montagne, l'ascension des sommets et la contemplation des cimes. Une culture prométhéenne s'élabore avec la volonté de devenir "maître et possesseur de la nature". Les adeptes de cette pratique - essentiellement la bourgeoisie intellectuelle - sont à la recherche de nouvelles formes de distinction et d'élection. L'ascension est alors perçue comme un processus de régénérescence et comme un signe de santé sociale. On justifie par cet acte sa position sociale et son appartenance aux classes supérieures. Sur un plan symbolique, toute la mise en scène alpine se construit autour de la dramatique de l'ascension et du danger de l'épreuve. Dans la plupart des récits de montagne, on exalte la lumière des sommets par rapport à la profondeur des ténèbres rocheuses. L'imaginaire diurne des images domine si l'on suit Gilbert Durand à partir du moment où une symbolique d'élévation et de sublimation est constamment présente. L'arrivée au sommet inaugure alors l'entrée dans le monde des cieux, illustrée à merveille par la figure du Père...

Dans les années 80, cette symbolique initiale propre au monde de

l'alpinisme est bousculée par l'histoire. L'Ailleurs classique celui qui s'est construit contre la nature s'effrite petit à petit à partir du moment où tous les sommets prestigieux de la terre sont conquis. Ce n'est plus alors le sommet attaché à la figure du Père, à Dieu, à l'humanisme ou encore à la patrie qui sert de référence mais un ensemble de symboles-fragments composant un large spectre imaginaire. Souvent, l'hédonisme sert de référence centrale en tant que symbole dionysiaque : l'escalade champêtre et conviviale est fortement recherchée. L'escalade se féminise; les gestuelles s'arrondissent; les corps s'assouplissent... On est alors bien loin de la droiture phallique des alpinistes contemplant les cimes et dominant la nature. Une symbolique d'un nouveau genre s'élabore propre à un "régime nocturne de l'image" lorsque la priorité est donnée au sensible, au corps, à la féminité des gestes et à une structure vertébrale proche de la courbe.

La géographie imaginaire des espaces de pratique participe aussi à ce renouveau. La mode est à la combinaison des pratiques et à la circulation d'un lieu à un autre dans une spirale sans fin. Les espaces de l'ombre d'autrefois sont fortement convoités aujourd'hui : l'escalade dans les grottes, la grimpe chez soi sur mur intérieur, la mode des petites falaises dans l'ombre des montagnes et l'escalade des séracs sont quelques exemples illustrant l'attrait actuel pour la montagne périphérique, la montagne creuse et ses dieux chthoniens. Que reste-t-il alors des imaginaires d'antan ? Les fortes oppositions historiques entre le bas et le haut, le rocher et le sommet, le plaisir et la souffrance attachées à une symbolique ascensionnelle s'ouvrent aujourd'hui vers de multiples combinaisons annonçant l'émergence d'une fantastique, baroque par bien des aspects... Mais les changements ne concernent pas que l'univers des symboles. L'analyse du geste sportif révèle une remise en cause des manières historiques d'escalader.

## **D'un système d'action à l'autre**

Chez les alpinistes classiques, on croyait que le 6° degré était la difficulté maximale que le grimpeur pouvait escalader. La piètre qualité du matériel, l'équipement des voies par le bas avec l'aide de pitons et la chute souvent mortelle limitaient les performances possibles et les engagements extrêmes. Lors de courses en montagne où prédominaient les itinéraires en neige et les parcours en dièdre et en fissure, l'usage de

techniques classiques de progression (coincements, oppositions, règle des trois appuis,...), du piolet-ancre et de crampons à 10 pointes inscrivait le déplacement du grimpeur dans une logique de la statique : la précipitation, les déséquilibres perpétuels et l'enchaînement trop rapide des actions étant fortement déconseillés. Pour réaliser ces courses le grimpeur devait posséder de solides capacités énergétiques. Enfin, la pratique de l'alpinisme classique est attachée à des principes d'action bien particuliers : maîtrise stricte des règles de sécurité, contrôle rationnel des gestes, goût d'entreprendre, lecture d'une carte, psychologie de l'effort et de la souffrance, rigueur de l'organisation...

Aujourd'hui, les jeunes flirtent avec le 9° degré... Malgré la résistance des anciens, la culture classique est dans les années 80 profondément revisitée. Le grimpeur converti aux principes d'action de l'interactivité ressemble métaphoriquement à une machine cybernétique virevoltant d'une prise à l'autre et semblant ignorer les lois de la pesanteur. Une communication infraliminaires entre son corps et le rocher s'élabore comme si une "conscience organique" des actions se mettait en place. En suivant Nancy Midol, on dira que "le sujet semble être dans l'état d'avant que la conscience ait pu introduire son fonctionnement réflexif". Une logique procédurale floue - une sorte de pilotage à vue - semble prédominer lorsque le grimpeur n'a plus le temps de tout analyser : le passage de glace dans le mouvement, l'adhérence dynamique, le jeté, la possible tenue d'une micro-prise le temps d'un déplacement rapide et incertain traduisent l'instabilité perpétuelle de la progression. Ces nouveaux principes d'action reposent sur l'apparition des matériaux de la grimpe d'un nouveau genre : le "spit" (point d'ancrage fixe), les crampons à 12 pointes, le piolet-traction, le cuisard, les friends,... forment les outils qui permettent une communication interactive avec le rocher. Sans doute, faut-il souligner combien les nouvelles manières de grimper s'inscrivent dans un environnement totalement renouvelé. L'apparition du téléphérique, la précision des cartes décrivant les itinéraires ou encore l'usage possible de la radio en montagne ont transformé le rapport au temps et à l'espace. Les secours en montagne sont devenus excellents, ce qui a pour effet de modifier la gestion des risques. Les sacs et les vêtements s'allègent... Bref, le système d'action des années 80 n'a plus rien de comparable avec celui d'autrefois.

**Mais où est donc passé le risque ?**

Les changements dans la société, le bouleversement des imaginaires en escalade et l'apparition d'un système d'action plus interactif ont modifié les fonctions sociales de la nature, les formes de risque encourues et l'univers des styles de pratique. Certains grimpeurs, par exemple, en voulant trop s'amuser avec le rocher courent le risque de perdre le contact avec la réalité socio-économique. Apparaît alors ce "syndrome de Peter Pan" qui colle si bien à la peau de cette "génération grimpe" cette génération qui ne veut pas grandir pour ne pas affronter les affres du monde. Grimper devient une fin en soi pour le meilleur et pour le pire. Cette ambiance de jeu masque aussi la détresse de certains joueurs qu'ils comblent par une surenchère de défis. On retrouve là ces rites de passage qui concernent tous ceux qui se lancent quelques défis d'extrêmes pour se prouver que la vie vaut la peine d'être vécue ou pour confier leur vie à l'incertitude ordalique de l'épreuve. De même, l'appel du vertige extatique par les "sensations seekers" très bien analysé par certains psychologues peut produire des effets non désirés. A trop jouer avec les limites lors de vols en falaise ou lors d'enchaînements "express" en montagne, le danger peut survenir et transformer la paradis en enfer. Cette mésaventure à écouter les spécialistes de la sécurité alpine arrive aussi fréquemment à ces "touristes actifs" qui partent en montagne sans beaucoup d'expérience et qui veulent vivre un zeste de frisson aventurier. La nature rappelle alors à ceux qui veulent bien l'entendre son caractère ambivalent. Ajoutons que le développement exponentiel du ludisme peut conduire à la perte du sentiment d'extériorité : lorsque se dissipent les contours de l'Ailleurs (la nature sauvage), les espaces de fuite disparaissent. Ceux-ci remplissaient historiquement une fonction primordiale dans la canalisation des énergies négatives et dans la conversion des violences menaçantes en violences fécondes... d'où des limites à trouver à la banalisation et à l'urbanisation des espaces d'aventure afin d'éviter que cette violence ne retourne vers la ville.

On admettra de même que la grimpe des années 80 n'a pas fait que des adeptes. Les traditionnels, issus de la culture classique et que l'on appelle gentiment les "cafistes" forment un bataillon important de grimpeurs. Ceux-ci clament haut et fort leur affiliation à l'alpinisme et continuent à parcourir la montagne en suivant les traces de leurs pères... Souvent âgés, ils baignent dans l'imaginaire du repli et défendent le retour à un engagement authentique sans artifice ni médiation technologique (hélicoptère, sur-équipement, via ferrata,...). D'autres, que l'on peut qualifier de "néo-aventuriers" se situent à mi-chemin entre le ludisme des

“héo-sportifs” et la culture montagnarde des cafistes. Quelques uns proches de la contre-culture et de la grimpe californienne revendiquent une communication profonde avec la nature. Empruntant la parure des mystiques, leur pratique de l’escalade se conjugue avec spiritualité et chamanisme lorsqu’une fusion romantique voire cosmique avec le minéral rocheux est recherchée. L’engagement et de longues périodes en altitude sont alors fortement recherchés pour s’éprouver physiquement et psychologiquement. Mais pour la plupart, la pratique de voies engagées se perçoit comme un hymne à la liberté, un éloge à la distinction des hauteurs ou encore un terrain d’élection pour exprimer certaines prédispositions culturelles à l’aventure : maîtrise de l’orientation, esprit de survie, progression sur friends ou coinçeurs,... Socialement, ces parcours engagés pratiqués dans des lieux comme Chamonix, le Verdon ou les Ecrins sont le plus souvent recherchés par les ingénieurs et les techniciens, les enseignants et les étudiants préférant l’hédonisme des falaises en Ardèche ou en Provence et les mirages de la compétition en salle.

Ce bref descriptif des différentes manières de grimper nous amène à faire ce constat : au delà de ces impressions de jeu, de plaisir et de convivialité, le monde de l’escalade forme un champ éclaté de styles de pratique où l’on exprime ses attirances et ses répulsions pour certaines formes d’escalade et pour certains symboles d’action. Mais le grimpeur n’est pas qu’un pratiquant de nature. En escaladant, il s’inscrit dans un processus social où s’échangent des symboles sur la sécurité, la mort, le plaisir, la pollution, la souffrance, le risque, Dieu, la patrie,... Une fois devenu citoyen, il communique à autrui sa position par rapport à des institutions et à des valeurs. La nature ne doit pas alors être perçue seulement comme un espace de rêve et d’évasion. Des conflits émergent entre grimpeurs et acteurs institutionnels parfois très virulents : A-t-on le droit d’équiper toutes les voies et toutes les montagnes ? L’hélicoptère doit-il être accepté lors de courses extrêmes en montagne ? Quelle place doivent avoir les compétitions sportives à la fédération ?

Des institutions, telles que le Club Alpin Français, la Fédération d’escalade et les prestataires touristiques sont en lutte pour tenter d’imposer leur point de vue. Toutes ne s’accordent pas sur les limites à donner à la sécurité par rapport au risque, sur la place à accorder à l’engagement ou sur les valeurs à défendre. Mais bien souvent on considère que ces acteurs sont les mieux placés pour gérer la politique d’une pratique. Pourtant, contrairement à la manière classique de traiter

les conflits sociaux, comme le souligne Jean Pierre Pages, on ne peut négliger la puissance d'action et le sens pratique des pratiquants pour tendre vers l'harmonie ainsi que la nécessité de la controverse au sein de l'espace public des grimpeurs.

De la sorte la tension sociale entre les promoteurs du ludisme et les défenseurs de l'aventure, et entre les compétiteurs et les autres est peut-être la meilleure garantie pour alimenter la dynamique imaginaire de cette activité et ceci d'autant plus dans la conjoncture actuelle marquée par un retour de l'aventure authentique. Comme si l'assistanat et la grimpe fun des années 80 faisant l'éloge de la grimpe cocooning, de la médiatisation à outrance et de la jouissance des corps ne suffisaient plus pour affronter les turbulences de cette fin de siècle. Aujourd'hui dans une société en crise chacun est de plus en plus souvent amené à se prendre en charge, à développer des capacités d'adaptation et à prouver son efficacité sur le long terme. Les valeurs de la débrouillardise, de l'esprit de décisions et du goût d'entreprendre ont la cote. D'où la redécouverte de l'effort et des vertus de l'engagement dans une nature sauvage et incertaine par certaines franges de grimpeurs, par un public sensibilisé aux charmes du tourisme vert et paradoxalement par les organisateurs de jeux et de spectacles d'aventure interactive.

## Bibliographie

- Bozonnet JP., *Des monts et des mythes*, Collection Montagnes, PUG, Grenoble, 1992
- Corneloup J., "Escalades et post-modernité", *Société*, Dunod, déc.1991, pp. 341-351
- Durand G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris, 1992
- Maffesoli M., *L'ombre de Dionysos*, Librairie des Méridiens, Paris, 1985
- Midol N., "Paradoxes de la dissidence", in *Le corps surnaturé*, Editions Autrement, avril 1992, n° 4
- Pages JP, "Comprendre l'opinion en période de crise : la prise en compte des représentations", in *La communication en crise*, MC GRAW-HILL, direction Tixier, Paris, 1991, pp. 203-232
- Pociello C., "Jeux de vertige et exploits solitaires", *Universalis* 1987
- Zukerman M., *Sensations seeking and sports. Personality and individual differences*, n°4, (3), 1983
- Valleur M., "Comportements à risque et toxicomanies", *Vertiges, sports à risque et toxicomanies*, AMPP, Marseille, 1990, pp. 19-25